



L'habitabilité récréative et écologique des métropoles contemporaines, une ressource territoriale majeure

Jean Corneloup

► To cite this version:

Jean Corneloup. L'habitabilité récréative et écologique des métropoles contemporaines, une ressource territoriale majeure. Boualem Kadri. Dynamiques métropolitaines et développement touristique, PUQ, pp.11-36, 2014. halshs-01138221

HAL Id: halshs-01138221

<https://shs.hal.science/halshs-01138221>

Submitted on 1 Apr 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

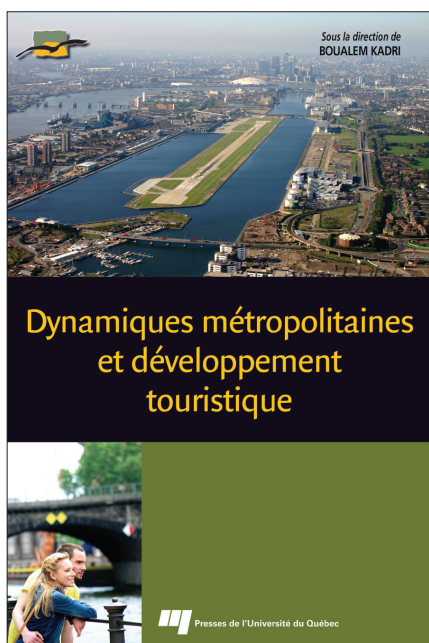
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Presses de l'Université du Québec

On a tous besoin de savoir
POUR AGIR

Tourisme



Sous la direction de Boualem Kadri

2014 | 322 pages
Collection Tourisme

978-2-7605-4167-2 **35,00 \$** PAPIER

978-2-7605-4168-9 **25,99 \$** PDF

978-2-7605-4169-6 **25,99 \$** EPUB

DYNAMIQUES MÉTROPOLITAINES ET DÉVELOPPEMENT TOURISTIQUE

C'est à partir des dernières décennies du xx^e siècle que la ville est véritablement devenue un pôle touristique. Depuis, les activités liées à la fonction touristique contribuent au développement d'une nouvelle attractivité de la ville de type participatif. Mais la mondialisation de l'économie insère la ville dans un processus d'internationalisation de plus en plus exigeant qui demande la mise en œuvre de stratégies sans cesse renouvelées pour développer et maintenir une destination attrayante. C'est sur cette relation étroite entre le tourisme et la métropole dans un contexte de mondialisation que porte cet ouvrage. Les auteurs montrent le visage transformé de la métropole par l'action du tourisme urbain-métropolitain, qui procure une diversité inédite sur les plans naturel, récréatif, culturel et événementiel, à l'aide d'exemple européens, américains et canadiens. Ils s'intéressent ensuite à trois métropoles touristiques, Paris, Bruxelles et Montréal, et aux nouvelles réalités auxquelles elles sont confrontées. Enfin, les auteurs proposent une réflexion sur la dynamique mondialisation-métropolisation-tourisme, qui expose comment la mise en tourisme de nouveaux espaces, comme ceux d'Istanbul, de Kuala Lumpur, de Shandong et d'Alger, peut révéler les enjeux de ce processus et faire émerger des modèles de développement pouvant être partagés d'un pays à l'autre.

PUQ.CA

L'habitabilité récréative et écologique des métropoles contemporaines, une ressource territoriale majeure

Jean Corneloup, UMR PACTE – Territoires, Grenoble

Introduction

Contrairement à l'image commune du tourisme, celui-ci ne se réduit pas à la simple consommation d'un service par un client dans un site, éloignée de son domicile. Différents travaux ont souhaité mettre l'accent sur l'expérience (Frochot, 2010) ou sur l'habiter (Stock, 2004) pour comprendre la pratique touristique. Les recherches que nous réalisons sur l'habitabilité interrogent la question des migrations d'agrément pour saisir la manière dont des individus décident de quitter un univers urbain, de s'approprier un lieu de vie rural et d'en devenir des habitants (Corneloup *et al*, 2013). De même, nos recherches sur les stations sportives ont permis de montrer la présence de formes d'habiter touristique différentes en fonction des publics et des lieux (Corneloup, 2006). Dans le cadre de cet article, dans la continuité de nos approches sur les formes culturelles (Corneloup, 2011), nous souhaitons appliquer nos théories à l'étude du tourisme urbain¹ en montrant d'une part la présence de différentes formes touristiques et d'autres part, que l'habitabilité récréative et écologique apparaît comme une notion majeure pour analyser, comprendre et saisir les pratiques touristiques urbaines, contemporaines et à venir.

La notion d'habitabilité interroge la façon dont les lieux touristiques se fabriquent en considérant que l'espace vécu, sensible et symbolisé par les individus participe largement à construire la valeur du tourisme urbain. Au-delà des approches institutionnelles et marketing classiques du tourisme qui mettent l'accent sur les formes canoniques du tourisme moderne et postmoderne, une demande forte d'altérité semble se propager. Celui-ci met au centre de ses pratiques l'habitabilité récréative et écologique. Le visiteur d'une métropole souhaite ainsi rencontrer et vivre cette forme d'habitabilité pour enrichir et répondre à ses attentes d'altérités interactionnelles et poétiques. D'où un enjeu considérable pour les métropoles : développer et entretenir leur capital d'habitabilité récréative et écologique pour augmenter leur attractivité et leur capacité à dynamiser leur territoire.

¹ En référence à la sociologie formiste, inspirée des théories de Simmel (1999), notre démarche cherche par une approche mi-spéculative, mi-empirique, à observer les formes culturelles, c'est-à-dire les ensembles de pratiques, de techniques, d'usages du corps et de représentations qui font cohérence dans l'appropriation d'un espace géographique.

La première partie de cet article présentera les trois formes touristiques urbaines. Elles désignent trois usages et rapports culturels métropolitains, historiquement définis. La deuxième partie présentera la place de l'habitabilité récréative dans les formes touristiques urbaines identifiées. Si la troisième forme est la plus impliquée dans l'habitabilité récréative, on verra combien celle-ci est aussi présente dans les deux autres formes. Enfin, la troisième partie envisage d'ouvrir l'étude sur une autre dimension qui vient reconfigurer la relation à la ville. L'habitabilité écologique interroge la place de la nature dans les métropoles contemporaines en tant que dimension urbaine qui recompose les liens entre la ville et la nature.

I / Les formes touristiques urbaines

Les pratiques touristiques ne se réduisent pas à une forme unique de découverte et d'immersion dans un lieu. La ville offre différentes façons de la visiter que l'on peut qualifier en fonction des orientations culturelles privilégiées.

La modernité touristique

La modernité² a constitué et constitue la première couche des pratiques touristiques organisées autour des biens patrimoniaux. Les musées, les monuments (édifices religieux, politiques, artistiques), les grands événements culturels et sportifs et les lieux référents de la modernité (places, parcs, vieilles villes et quartiers...) sont l'expression de cette offre. Celle-ci se combine avec les bonnes tables gastronomiques et les hôtels qui complètent cette chaîne de la valeur touristique. Ce tourisme urbain de 1^o génération se construit sur les codes culturels de la modernité, de ceux qui ont assimilé l'esthétisme des belles choses à voir et qui cultivent le goût du raffinement pour l'art, l'architecture, l'urbanisme, l'histoire ou encore la religion. On pourrait citer Ormesson (2013) qui, dans son dernier ouvrage, exprime cette culture du raffinement urbain dans cette capacité à s'émouvoir des œuvres de la culture moderne lors de ses visites à Rome, en Crète ou à Barcelone. Mais trop souvent, la ville se muséifie dans cette manière d'organiser les lieux touristiques qui deviennent exogènes à la vie citadine locale. Dans cette conception moderne du tourisme, le visiteur est un spectateur, un voyeur, un collectionneur, un photographe ou encore un consommateur de lieux patrimoniaux commercialisés et institutionnalisés.

² Période culturelle qui correspond à l'émergence et au développement de la société industrielle.

La culture du signe domine pour la majorité des publics qui viennent consommer les signes distinctifs de la modernité (Bourdieu, 2004), en référence à la culture consacrée légitime (Donnat, 1998). Celle-ci se combine avec celle de l'utilité qui impose aux touristes modernes de s'inscrire dans une approche cultivée, sérieuse, éducative et enrichissante des vacances. Les guides touristiques deviennent les références incontournables pour organiser et sculpter le regard touristique et façonner la médiation urbaine avec la carte des curiosités urbaines à visiter. Aujourd'hui, cette modernité touristique continue son chemin et son développement, en proposant toujours plus d'aménagements (musées, monuments, galeries,...) et d'animations via les grands événements modernes à voir et à vivre. Cette configuration moderne de l'offre répond à la demande de ce type de touristes qui se moquent bien, pour la plupart, de l'habitabilité des lieux sauf pour en faire un décor de cartes postales et rendre les lieux plus « authentiques » par la présence de figurants locaux.

On retrouve dans cet univers le tourisme d'affaires et tout le monde des spectacles et du tourisme sportifs (Bouchet, 2009). Ils constituent une économie touristique florissante au même titre que les grands festivals classiques que ce soit à Vienne, à Salzbourg, à la New Orléans ou à la Rochelle. Concernant le sport, tous les week-ends, le déplacement des supporters et des joueurs participe à alimenter l'économie locale au même titre que les grands événements footballistiques, olympiens ou automobiles (Lefèbvre, 2003). Symbolique de la guerre et de la violence euphémisées (Elias, During, 1986), le spectacle sportif est l'expression des passions humaines. Il participe largement à alimenter les différences sociales et géographiques entre les publics et les supporters (Bromberger, 1995). Les néo-complexes sportifs constituent un attracteur puissant des villes, dans cette capacité à symboliser une économie moderne des pratiques récréatives. Des liens existent entre la symbolique des villes, leur identité et les logiques endogènes et exogènes, engagées dans la fabrique de flux intra et inter-territoires (Veltz, 2002). D'où cette idée que le tourisme sportif moderne est un vecteur territorial fort dans la constitution d'une image esthétique des métropoles autour des passions sportives.

La postmodernité touristique

A cette première couche se superpose la couche postmoderne qui, à partir des années 1980, va recomposer l'attractivité des villes. On quitte le monde du patrimoine classique (matériel et immatériel) pour s'ouvrir à la culture du divertissement, en aménageant les

métropoles. La périphérie urbaine va fabriquer les pôles attracteurs des villes via les parcs ludiques et thématiques (Le futuroscope, Disneyland, le parc Astérix... en France) qui vont enrôler la ville dans un écrin de divertissement. Les mégastades se transforment en arènes festives (concerts, shows, Xgames,...) dotant ainsi toutes les villes d'infrastructures divertissantes nombreuses. Des complexes touristiques vont aussi voir le jour à l'image du parc de la Ronde à Montréal ou du skidôme Rucphen en Hollande, produisant un zonage des espaces urbains. Dans ces univers, la sensation et l'émotion spectaculaire s'imposent pour inviter les touristes à s'émerveiller des distractions vertigineuses et/ou féériques proposées. Des spectacles extatiques apparaissent pour rendre les villes plus attractives aussi bien durant les vacances que lors de week-ends ou de courts séjours. Les comédies musicales, les nuits de la glisse, les galas dans les patinoires ou les festivals de rock participent à animer les villes autour d'équipements structurants et de programmes d'animation de plus en plus sophistiqués. Les biennales de la Danse à Lyon, Europavox à Clermont-Ferrand, la fête de la bière à Munich, le marché de Noël à Strasbourg ou la fête de Pampelune en sont quelques exemples. Pour Luc Gwiazdzinski (2005), la ville postmoderne (créative, nocturne et fluidifiée) modifie profondément les pratiques touristiques en les inscrivant dans des hybridités multiples, bousculant les temporalités modernes.

L'hybridité devient une figure de style référente, dans cet art de cultiver l'entre-deux, le fragment et l'esthétisme hédoniste. La culture du réseau domine dans la continuité de la pensée postmoderne (Lyotard, 1979 ; Deleuze, Guattari, 1980) lorsque le branchement importe plus que la symbolique de l'échange (Stiegler, 2009) ; la surface plus que la profondeur ; l'interactivité plus que la lenteur et la statique ; le mélange plus que l'unité. Le touriste cultive ce goût de l'artefact, de la mise en scène et de la démesure lui donnant l'occasion de vivre des émotions intenses, renouvelables tant qu'il peut financer cette demande d'excès. L'expérientiel s'affirme comme autre figure marquante de la postmodernité traduisant bien cette centration autour du souci et de l'expression de soi au sein de communautés affectuelles (Maffesoli, 1996). En lien avec le marketing expérientiel et de la mise en scène (Cova, 2002), l'exotisme touristique fait de la ville un lieu d'expression de bien des « délires » extatiques : la fabrique d'espaces aqualudiques, les chambres d'hôtels thématiques, la luxure exponentielle des hôtels haut de gamme, le goût pour les soirées mondaines... Toutes ces formes esthétiques font du simulacre une autre figure postmoderne majeure, dans la continuité des écrits de Baudrillard (1994).

Jouer des rôles, se commuter en un autre personnage le temps d'une soirée festive (Guillaume, 1989) ou déambuler dans les temples urbains de la consommation participent à faire de la ville un lieu propice à la circulation des personnes. Le touriste se mue alors en consommateur narcissique se jouant des modes et des formes d'apparence pour cultiver son goût de l'échange esthétique réciproque³.

On assiste alors à une désymbolisation des pratiques sociales, lorsque le signifiant importe plus que signifié, le signe standard plus que les symboliques culturelles à l'image de ces déambulations collectives dans les centres-villes urbains macdonalisés (Gravari-Barbas, 2001b). En guise d'exotisme, le touriste consomme les mêmes produits manufacturés que partout ailleurs, achète les mêmes souvenirs que tous les autres touristes et prend les mêmes clichés paysagés en ajoutant ses proches dans la composition scénique produite. Une standardisation des pratiques touristiques urbaines s'observe en lien avec la propagation d'un capitalisme esthétique et artiste que bien des théoriciens observent, condamnent ou critiquent (Lipovestky, 2013 ; Assouly, 2008). A titre d'exemple, on pourrait évoquer les festivals des Lumières à Lyon ou à Québec qui, au cours du mois de décembre, proposent des décors, illuminations et animations éclairés. Ces événements attirent de nombreux touristes chaque année dans une pure logique commerciale, bien loin de la symbolique religieuse initiale qui a déclenché cet événement à Lyon. L'esthétisme, producteur d'expériences sensorielles et collectives, organise l'espace public, comme principe postmoderne du politique (Maffesoli, 1996). Il s'agit d'offrir aux touristes une rencontre avec des lieux urbains, mis en scène pour une communion éphémère avec des oeuvres. Cependant, les organisateurs « s'achètent » une caution et une conscience solidaires et éthiques en évoquant un ancrage territorial de leur manifestation, comme dans la ville de Québec⁴.

L'altertourisme

Si le tourisme se présente comme un secteur économique important pour les villes que ce soit sous une forme patrimoniale, professionnelle, distractive ou festive, on ne peut le réduire à ces orientations urbaines. En dehors de ces formes consacrées, se fabrique une pratique alternative et buissonnière de la ville qui s'inscrit dans l'envie d'une rencontre

³ L'approche postmoderne des pratiques touristiques réinvente l'usage moderne des musées. Les travaux de recherche de Bourgeon Dominique et Marc Filser (1995) illustrent cette mise en scène expérientielle des lieux culturels modernes.

⁴ « Un nouvel art de vivre, ensemble » : <http://festivaldeslumièresdequebec.com>

avec l'alter-ville. L'immersion dans la ville habitée (par les habitants) devient alors le mobile aux déplacements touristiques pour partir à la rencontre de l'urbanité métropolitaine ou/et des amis et de la famille, habitant la ville. La visite des quartiers thématiques (chinois, gais, artistiques,...), le succès des chambres d'hôtes ou encore le tourisme alternatif et expérimental (Christin et Bourdeau, 2011) sont quelques exemples de cet altertourisme. L'habitabilité récréative devient alors un concept moteur pour penser autrement la touristification métropolitaine. Le guide du routard, comme guide touristique alternatif, est l'expression d'une rencontre des touristes avec les lieux et les gens ordinaires, en dehors des circuits normalisés, structurant les flux des visiteurs d'un lieu divertissant à l'autre. Le mouvement des Greeters (tourisme participatif) est aussi emblématique de cet altertourisme tout comme le couchsurfing via les différentes réseaux sociaux qui relient ensemble les voyageurs, désireux de rencontrer des gens d'ici. Ce mouvement alternatif interpelle les hôteliers par sa capacité à contourner la sphère marchande, au profit de liens communautaires qui se tissent au cœur de la sphère sociale. Cette mouvance culturelle souhaite contourner le modèle touristique moderne (construit sur une collection d'objets à voir et de lieux à visiter) et postmoderne (priorité aux expériences esthétiques à vivre ici ou là).

Un présentéisme serait alors en mouvement pour tous ceux qui souhaitent partir à la rencontre de la ville telle que celle-ci se donne à vivre dans le quotidien des pratiques de proximité. Une autre symbolique émerge en dehors de la patrimonialisation touristique des métropoles et de leurs mises en scène ludiques. Elle se construit sur la rencontre avec les habitants et leur mode de vie, dans la continuité des travaux de Sansot (1998), de De Certeau (1990) et de Lefebvre (1974). Ce capital d'habitabilité, issu de la manière dont les habitants construisent des univers culturels localisés, devient alors une ressource touristique alternative à la modernité et à la postmodernité. Rieucan (2010), dans son étude sur des villes balnéaires espagnoles, montre bien la différence entre le parc touristique et les espaces verts locaux renvoyant à cette idée que la conception du parc ne s'inscrit pas dans la même déclinaison aménagiste en fonction des finalités récréatives attribuées et des attentes des publics. Une ville devient altertouristique à partir du moment où un ancrage territorial devient possible pour des touristes souhaitant rencontrer les modes et les formes de vie localisées. D'où cette accroche possible aux voyages inorganisés (Michel, 2012) qui laissent de la place à l'errance, à la rencontre fortuite dans des lieux publics ou dans des bars ou encore à la participation à

une soirée conviviale locale. Un autre public devient alors l'usager de cet altertourisme n'hésitant pas à passer plus de temps (que celui du touriste « normal ») dans ces lieux urbanisés à la rencontre de la poétique des lieux et de leur esprit.

D'autres achètent une résidence secondaire à Marrakech, Tunis, New York ou San Francisco et pratiquent la bi-résidentialité. Ces migrations temporaires modifient la vision classique du tourisme et les formes de mobilité annuelle. Celles-ci ne se réduisent pas à une seule lecture professionnelle ou attachée à un tourisme d'affaires pour en définir le mobile. La notion de migrations d'agrément fait son chemin en référence aux travaux de Moss (2006). Elle invite à repenser les liens entre l'ici et l'ailleurs qui ne s'inscrivent plus exclusivement dans une bipolarité tendue et exclusive (Bourdeau, 2013). L'ailleurs pouvant devenir un ici par cette capacité à produire de l'habitabilité pour des touristes qui veulent devenir des touristes-habitants d'un lieu lors de leur migrations temporaires. Les temporalités et les spatialités du voyage se recomposent invitant à sortir des visions académiques du tourisme telles que celui-ci est défini par l'OMT (l'organisation mondiale du tourisme) (Boyer, 1996). On pourrait prendre l'exemple des anglais (Sacareau et al, 2013) qui s'inscrivent dans cette forme de migrations en investissant différents territoires français (Chamonix, La Rochelle, Bordeaux, Poitou-Charentes...), alternant travail à Londres et agrément en France sur des périodes de villégiature plus ou moins longues.

Comme forme ultime d'altertourisme, évoquons cette pratique de citadins qui profitent de leurs vacances pour vivre un exotisme (près de) chez soi. A une époque où les habitats s'améliorent, les gens prennent plaisir à rester chez eux et à profiter de leur domicile qu'ils investissent autrement, le temps des vacances et des week-ends. La pratique des « bobos⁵ » et des éco-citoyens (Ray et Anderson, 2000) s'inscrit dans cet engagement responsable. Celui-ci consiste à réenchanter le quotidien et l'art de vivre métropolitain dans cette volonté de créer de l'ailleurs de proximité et de limiter leur dépense carbone. La métropole contemporaine propose aujourd'hui des temps d'animation et de divertissement perpétuel qui agrémentent le quotidien, de multiples occasions de se divertir, de se cultiver et de rencontrer du monde. Elle tisse ainsi des liens avec tous ceux qui, pour des raisons financières ou personnelles, ne souhaitent pas partir et trouvent de bonnes raisons pour activer l'habitabilité vacancière des lieux de

⁵ Le terme bobo, contraction de bourgeois-bohème, est une expression désignant des personnes relativement aisées qui s'orientent vers un mode de vie alternatif (nourriture bio, sensibilité écologique, pratique collaborative, simplicité volontaire,...)

vie. Ce phénomène, qualifié de « *staycation* » (Bourdeau, 2013), participe à modifier les usages du temps libre et à repenser la vision de la ville comme n'étant pas antinomique avec le bien vivre et le bien être. Mouvement, une fois de plus que l'on peut qualifier d'altertourisme, par prise de distance avec sa forme canonique. On prend aussi plaisir à inviter des amis et des proches à venir passer du bon temps dans la ville au sein de son habitat le temps d'un week-end ou pendant quelques jours de vacances. Cette pratique échappe aussi aux statistiques officielles de l'OMT.

2 / Territorialité, habitabilité et tourisme

Trois rapports aux pratiques touristiques urbaines sont esquissés et s'inscrivent dans trois logiques géographiques et culturelles différentes. Ces logiques dévoilent, dans chacune des formes récréatives évoquées, la présence de ressources territoriales qui permettent à chaque ville de disposer d'un capital récréatif attracteur. Certaines villes vont activer une forme, d'autres vont combiner des parties de certaines formes entre elles, en fonction des stratégies, de l'histoire urbaine et des identités recherchées. Le Grand Paris est un exemple emblématique d'une métropole qui combine de fortes ressources patrimoniales (Notre Dame de Paris, la Tour Eiffel, l'Arc de Triomphe, le musée du Louvre,...) avec des ressources ludiques et hédonistes (Aquaboulevard, Bercy, Disneyland, parc Astérix, Paris Plage,...) et un potentiel de pratiques altertouristiques en émergence (l'art de vivre des quartiers, petits lieux insolites présentés par différents guides alternatifs,...). Pour affirmer leur potentiel d'attractivité, les villes doivent se jouer de ces différents registres, mais sans sous-estimer le rôle de la territorialité et de l'habitabilité dans la manière de combiner territoire et habiter en lien avec les pratiques touristiques. Au regard des formes récréatives modernes, post-modernes et transmodernes, présentées supra, la perspective théorique consiste à montrer la manière dont les dynamiques touristiques peuvent potentiellement s'ancrer dans des pratiques locales pour en renforcer la valeur territoriale.

Territorialité sportive et modernité touristique

Concernant la modernité touristique, le sport est une belle illustration du mouvement qui se situe entre spatialité et territorialité. Celui-ci semblerait être largement actif dans le fonctionnement de l'économie du sport moderne. La marque territoriale apporte de la valeur à l'économie du sport qui tire sa richesse des effets géographiques produits. Plus

les gens sont passionnés par leur équipe (locale ou nationale), plus la territorialité joue son rôle de marqueur et d'amplificateur des engagements sportifs. L'économie sportive se nourrit de ces marquages territoriaux tout comme les identités locales. Les passions américaines pour le hockey, le baseball ou le football américain en sont l'expression outre-atlantique ainsi que la manière de penser la gestion des équipements professionnels (Gill, 2003). De même, sans la présence des territorialités nationales, la coupe du monde de football, les jeux olympiques et le tour de France cycliste n'auraient pas autant d'adhésion populaire.

Les spatialités modernes donnent l'impression que le sport se développe sur des logiques académiques (financement, logique administrative, pyramide fédérale, qualité des entraînements, diffusion géographique progressive...) ; mais en même temps, sans territorialité construite sur des logiques d'opposition et d'exacerbation des différences géographiques, le sport moderne ne produirait pas les mêmes ferveurs. Les territoires modernes ont besoin de territorialisation pour augmenter la production d'effets géographiques (Debarbieux, 2004) et fabriquer de la territorialité (Gill, 2003). Par les médias, les commentaires journalistiques, les revues spécialisées, les cocktails d'après-match, les réseaux sociaux ou encore les conversations dans les bistrots et les pubs, les liens sociaux se construisent et se renforcent autour de territoires emblématiques. Les territorialités modernes sont ainsi au fondement du sport moderne mais dans un équilibre toujours fragile avec les logiques spatiales, humanistes et centralisées. Les spatialités (uniformisantes) se combinent avec les territorialités (singularisantes) pour élaborer les urbanités sportives de la modernité. Le tourisme sportif urbain se nourrit de ces particularités culturelles et locales pour en renforcer la valeur marketing (Corneloup, 2013). L'ancrage socio-géographique du tourisme sportif est un des vecteurs de son développement. Les différents travaux de Bromberger (1995) sur le football à Marseille ou à Turin permettent de saisir la manière dont les habitants et les supporters s'approprient le stade pour en faire un lieu habité, chargé de sens et d'émotion,... D'où la nécessité pour les métropoles d'entretenir l'adhésion locale aux clubs pour dynamiser le tourisme sportif⁶ et l'image de la ville. La territorialité donne du sens social à ces pratiques évoquant la mise en place de systèmes culturels localisés

⁶ Pour illustrer le propos, on peut évoquer la gestion des supporters dans les clubs de football anglais, à l'exemple des clubs d'Arsenal, de Chelsea et de Tottenham. Ils cultivent des relations de proximité avec leurs supporters – via les sites Web, les réseaux sociaux, les histoires locales et les emblèmes commercialisés – venant d'Angleterre ou d'ailleurs renforçant la sympathie des publics pour ces lieux.

(Corneloup, 2006) pour dynamiser et entretenir ce marquage auprès des supporters, prêts à devenir touristes pour soutenir leur équipe d'une ville à l'autre ; mais aussi avec les partenaires locaux, engagés dans la gestion de leur capital relationnel lors des moments festifs d'après match.

L'habitabilité peut se saisir aussi dans le tourisme patrimonial lorsque la visite des musées, des cités moyenâgeuses et des demeures prestigieuses est une invitation à s'imprégner des manières d'habiter les lieux d'autrefois. Un habiter reconstitué – via des simulateurs numériques – est maintenant proposé comme dans l'abbaye de Cluny en Bourgogne. Elle donne du sens à la visite en essayant de réactiver les ambiances et les scènes de vie d'antan. Aujourd'hui, la réalité augmentée et les bornes interactives via les nouvelles technologies permettent la visite virtuelle des lieux⁷. En associant des ethnologues, des graphistes, des designers, des scénaristes et des historiens, des mises en scène patrimoniales se développent sur fond d'habitabilité historicisée, en lien avec la connaissance des modes de vie et des manières d'habiter des temps passés. Des configurations patrimoniales interactives et des animations des lieux lors de fêtes moyenâgeuses ou de programmes estivaux permettent aux touristes de s'imprégner virtuellement des temps historiques, ou d'habiter ces lieux via des animations thématiques. Une habitabilité historicisée du patrimoine permet ainsi de dépasser l'approche classique du tourisme moderne à l'image de la fête de l'oiseau au Puy en Velay (Haute Loire) qui pendant quatre jours vit au rythme du moyen-âge. Enfin, on pourrait évoquer le rôle des néo-concierges d'hôtel qui servent de passerelles entre les touristes et la vie locale leur permettant de s'immerger dans l'habitabilité des cités urbaines (restaurant « typique », « bons plans », lieux insolites,...). Ces néo-concierges personnalisent la patrimonialisation des lieux en fonction des publics et de leurs attentes.

La postmodernité touristique et son ancrage local

Si de nombreuses critiques font état d'une désymbolisation des pratiques postmodernes produisant une disneylandisation touristique (Brunel, 2006) et des non-lieux (Augé, 1994), d'autres approches sont possibles pour montrer les liens possibles entre ce tourisme postmoderne et l'ancrage de celui-ci dans les territoires urbains. En dehors des parcs de loisirs « industrialisés », différentes pratiques postmodernes trouvent leur

⁷ A lire le numéro thématique de la revue espace n° 314 (Sept. 2013) consacré à cette thématique.

ancrage dans le quotidien des territoires. A Clermont-Ferrand, Sable Show et Kizou Aventure sont des exemples de parcs urbains qui combinent une logique locale et touristique. Autour des jeux proposés aux familles et aux jeunes, des rencontres et des échanges peuvent se produire avec ces populations. Une séparation des temps et des espaces entre ces deux publics n'est pas marquée renforçant ce sentiment d'ancrage dans la vie locale. De même, Paris Plage ou Aquaboulevard (espace aquatique périurbain) sont des exemples d'espaces de loisir qui permettent ce mixage entre les habitants du Grand Paris et les touristes de passage dans la ville. Concernant les pratiques du free style (escalade, art du cirque, roller, skate,...), les salles spécialisées et les performances urbaines réalisées par les locaux attirent les publics des autres villes ou les ruraux, via les réseaux sociaux communautaires, qui viennent le temps d'un week-end ou durant leurs vacances passer quelque moments dans ces temples du free.

Le marquage culturel urbain par les pratiquants des villes participe à charger de sens ces lieux pour les touristes et excursionnistes postmodernes qui souhaitent communiquer (et communier) avec ces communautés de pratiquants. La ville développe en son territoire une culture de la glisse (Loret, 1996 ; Lefèbvre et Roullet, 2010). Elle devient potentiellement un territoire référent pour les autres cités urbaines et le public des champs. La métropole invente ainsi de nouvelles pratiques telles que le parkour, l'escalade des monuments urbains (l'urban climbing), la visite nocturne des catacombes à Paris, la culture hip hop ou encore les rodéonocturnes qui se présentent comme autant de lieux effervescents pour les freestylers (Lebreton, 2010). Cette culture spécifique attire les touristes hédonistes qui viennent en ville pour s'approprier l'esprit urbain des lieux. De même, certaines villes sont attractives pour leur esprit festif et libertin à l'image de Paris à la Belle Epoque ou dans les années 1980 (Bains Douche, Bataclan, Palace,...), d'Amsterdam (coffee shop et quartiers rouges) ou à la New Orléans (Jazz). Ce ne sont pas les industries touristiques « hors sol » qui en font leur succès comme à Las Vegas ; mais l'enracinement d'une pratique culturelle dans la vie urbaine qui se combine par la suite avec une pratique touristique. Tant qu'une habitabilité récréative imprègne ces lieux, marqués par une pratique citadine référente, une symbolisation géographique est présente limitant les effets stéréotypés et exclusivement commerciaux. L'habitabilité donne du sens au lieu par cette capacité à co-construire le contenu entre les différentes parties prenantes sans qu'une saturation des usages soit engagée par conformité commerciale.

C'est peut-être ce principe que l'on retrouve à Montréal au niveau de la Place des Arts et de la cité des arts du Cirque (le Tohu). Les pratiques touristiques et locales se mélangent et se mêlent que ce soit au niveau des spectacles, des activités associatives et de la création culturelle. Les habitants se nourrissent de cet esprit culturel tout en le partageant avec les touristes de passage qui s'associent à cette dynamique urbaine. L'esthétisme qui émerge de ces scènes récréatives est au carrefour de cet entre-deux géographiques comme point de tension et de jonction entre deux mondes qui se nourrissent et s'enrichissent de cette interaction. La fabrique d'une urbanité culturelle vivante et postmoderne se construit sur cette hybridité des genres et des styles qui lui donne sa vitalité (Lefèbvre, 2003). Sans l'habitabilité urbaine des pratiques récréatives qui interroge les relations des urbains avec la ville contemporaine, le tourisme appauvrit sa fonction en la réduisant à la circulation des objets entre touristes sans lien avec les territoires traversés. Ancrer le tourisme dans l'habitabilité des lieux, c'est ré-enchanter ceux-ci dans leur histoire et leur monde-vie (Wittgenstein, 1965). C'est inviter les habitants et les acteurs culturels à construire leur vision du monde à partir du monde vécu qu'il propose à vivre aux touristes de passage.

L'étude de Carré L. et Jeudy H. P. (2000) évoque le rôle des squats artistiques dans les grandes métropoles, comme dans le Grand Paris. Ceux-ci dans les friches urbaines deviennent des laboratoires culturels engagés dans la fabrique d'un art social. Ces chercheurs parlent d'une esthétisation de la vie ordinaire qui participe, dans cette économie informelle du signe, à l'embellissement du quotidien. A titre d'exemple, il évoque les favelas brésiliens. « *Elles sont une source inépuisable d'enthousiasmes esthétiques où communient artistes, architectes, ethnologues, sociologues et touristes amenés par leur tour opérateur...* » (Carré L. et Jeudy, 2000). A Paris, via l'étude des squats urbains et périurbains ⁸, ils montrent combien les pratiques populaires sont « artialisées » par les artistes qui deviennent les médiateurs de cette relation entre les visiteurs et les habitants des quartiers. Se jouant perpétuellement de la norme institutionnelle et artistique, les artistes créent des œuvres, destinées à alimenter le marché de l'art avant-gardiste. Ils puisent leur inspiration de la vie sociale, des pratiques populaires, des détournements des usages et du bricolage des déchets urbains (résidus, restes) qu'ils combinent dans différents processus créatifs. L'underground artistique se

⁸ Les squats étudiés : Mari-Mira, le squat d'artistes de la place de la Bourse, le squat d'artistes de la Grange aux Belles, le Laboratoires d'Aubervilliers, les "Mêmes", le CAES.

nourrit des friches industrielles en lien avec l'habiter local pour produire des œuvres à destination des touristes postmodernes. Ces pratiques s'inscrivent dans une conception de l'art qui souhaite s'opposer à toute patrimonialisation qui a tendance à muséifier les lieux et les objets. L'habitabilité artistique est au fondement du processus de création par cet ancrage dans la vie locale. Une pratique dissidente et alternative à l'art consacré est revendiquée ouvrant le processus de création à un lieu protéiforme, habité par différents artistes qui, ensemble ou individuellement, créent des hybridités artistiques innovantes. Les touristes postmodernes viennent communier avec ces collectifs d'artistes et de locaux au sein de ces laboratoires culturels alternatifs via différents réseaux sociaux qui servent aujourd'hui de médiateurs interactionnels.

Forme transmoderne et alertourisme

C'est sans doute au niveau de cette forme et de cette pratique touristique que l'habitabilité est la plus présente et active dans la déclinaison de son contenu. En effet, c'est dans la quotidien des pratiques locales que se situe cette attractivité touristique urbaine : rencontrer les gens de la ville, flâner dans les rues à regarder les gens vivre, participer à des pratiques locales (places publiques, jeux locaux, artisanat,...). La richesse de la vie locale via différentes associations et manifestations populaires permet de s'imprégner de l'esprit des lieux en dehors des flux touristiques usuels. L'ambiance urbaine se profile dans les bars de quartier qui imprègnent un rythme de vie, sur les places publiques effervescentes et dans différents lieux de vie qui donnent du caractère au territoire. Tout cela a pour effet de « charger » la ville en capital d'habitabilité transmoderne qui constitue autant de ressources pour l'alertourisme. La vie sociale fabrique un attracteur touristique autour du quotidien urbain, marqué par ces ambiances de vie. La rue Sainte Catherine à Montréal est un bel exemple de cette mise en scène d'une rue qui, à elle seule, produit un capital d'habitabilité remarquable via la vie commerçante et estudiantine, les déambulations sociales, les graphitis, les itinérants, les bars et les pubs qui animent cet ensemble.

A ces pratiques spontanées, personnelles et commerciales, il faut y ajouter le fort engouement d'acteurs locaux pour le développement du tourisme urbain solidaire, social et alternatif. Dans toutes les villes du monde, ce mouvement prend de l'ampleur et est relayé par des associations qui jouent la carte de cet alertourisme. « *Big Apple Greeter* » (New York), « *StattReisen-Verband* » (Allemagne), « *ça se visite* » (Paris), l'hôtel

des vil(es) (Clermont) ou « *Hôtel du Nord* » (Marseille) constituent autant d'initiatives locales qui jouent le rôle d'interfaces entre l'habitabilité sociale et culturelle des villes et les touristes, avides de rencontrer l'habiter urbain tel qu'il se vit et se construit dans les quartiers. Cet ethnotourisme ouvre ainsi la ville vers ces espaces interstitiels, souterrains et secondaires mais aussi vers les formes sociales de vie qui se déclinent en autant de mondes sociaux particuliers (Grossetti, 2004). Ceux-ci constituent d'importantes ressources territoriales pour cet altertourisme. A l'image de ce que l'on propose dans le quartier de Belleville à Paris lors de promenades urbaines (rencontre des habitants, découverte des arts de la rue, discussion dans un bistrot de quartier, participation à des ateliers de fabrication,...) proposées par les « *révélateurs-accompagnateurs des quartiers* ». Ces pratiques renforcent la gouvernance esthétique des territoires en activant les dimensions socio-culturelles pour décliner la valeur politique des lieux. Elles invitent les habitants à repenser la valeur de leur monde-vie (Wittgenstein, 1965) et à prendre conscience des atouts qu'ils possèdent. Dès lors, l'approche politique du tourisme urbain change de regard sur ces ressources lorsque la vie sociale devient un attrait touristique dans l'air du temps.

La même lecture pourrait être faite concernant le festival des Lumières à Lyon. Si pour la majorité des touristes, cet événement n'est pensé que comme un produit esthétique (cf. supra), pour d'autres, et en particulier les locaux, ils s'ancrent dans une histoire locale. La fête des Lumières renforce l'habitabilité urbaine par son lien historique avec une fête religieuse commémorative ; par l'implication de différentes associations, quartiers et publics locaux (organisations, spectacles, animations,...) mais aussi par la présence de différentes pratiques et animations qui ont cours, tout le long de l'année. Par effet inverse, on peut noter combien la mise en tourisme de cette fête lyonnaise a été une opportunité pour renforcer et créer de nouvelles relations des habitants avec cette dimension esthétique et symbolique de l'urbanité.

A cette dynamique, il faut ajouter le rôle joué par différents lieux alternatifs (situé dans le tiers-espace) qui servent d'attracteurs et d'impulseurs à une culture alternative localisée. L'enjeu ne repose pas seulement sur la capacité à s'imprégner et à rencontrer la vie locale (dans son ensemble) ; mais dans la mise en contact avec ceux qui s'inscrivent localement dans l'univers alternatif. C'est alors le capital de culture alternative qui devient une ressource locale pour augmenter la capacité de ces touristes à partager les mêmes visions du monde que les locaux, acteurs de cette culture

alternative. Des communautés intentionnelles se créent et souhaitent imprégner dans la ville un art de vivre de proximité. Carrefour de multiples interférences, elles deviennent une matrice attractive pour les gens de passage qui souhaitent s'enrichir de ces énergies créatives. On peut prendre comme exemple la friche de la Belle de mai à Marseille, le quartier de Mitte à Berlin ou le 798 art district à Pékin. Dans tous ces lieux, une culture urbaine alternative est au cœur de ces dynamiques métropolitaines en développant de multiples innovations artistiques, vidéographiques, sociales ou architecturales. L'environnement n'est pas dissocié de la production artistique, à l'image du projet artistique de Mari-Mira à Marseille qui puise dans l'esthétique du quotidien les œuvres artistiques créés. Au-delà de sa capacité à lui donner du sens dans une chaîne de la valeur en devenir, cette pratique participe à créer un art de vivre local et à rendre les lieux habitables. Ce sont ces dimensions qui rendent aussi ces lieux attirants pour les altertouristes....

Ces lieux imprègnent la ville en devenant les espaces expérientiels de l'urbanité 3. 0.⁹ Ces laboratoires culturels, à l'image de ceux que l'on trouve à Nantes (La Fabrique), à Clermont-Ferrand (Epicentre) ou encore à Montréal (Laboratoire des cultures urbaines dans le quartier de l'innovation) sont des lieux de créativité artistique, technologique ou encore écologique, dans cette volonté de créer en commun une intelligence collective partagée. Lieux de rencontres et d'échanges, les créatifs culturels (Florida, 2002) sont engagés dans ce processus d'innovation urbaine et sociale au sein au sein des tiers-lieux (Ray, 2000). C'est une invitation donnée aux touristes d'entrer en contact avec des espaces culturels innovants. Mais en même temps, c'est jouer la carte des politiques d'accueil pour rendre les villes plus attractives par la mise en avant de leur habitabilité créative via les cultures alternatives, ancrées dans les territoires urbains. A une époque où la question des migrations d'agrément fait son chemin (Martin et al, 2012), la métropole amplifie son rayonnement par cette implication (plus ou moins forte et assumée) dans les cultures alternatives. Celles-ci attirent les touristes et les migrants alternatifs engagés dans ce processus combiné.

A titre d'exemple, on peut évoquer les formes d'habiter périurbaines qui se développent à la périphérie des métropoles de la part d'urbains qui quittent la ville pour cultiver un art de vivre récréatif dans les villages de la grande métropole. Cultivant un ailleurs de

⁹ Nous faisons une analogie avec la notion de WEB 3.0 qui évoque la collaboration et l'implication des publics à des projets de développement.

proximité, ces créatifs culturels s'approprient les lieux comme des touristes en vacances. Des villages communautaires émergent entre pratiques jardinières, fêtes villageoises, associations créatives, pratiques corporelles de nature et maisons d'éco-villégiature. Nos recherches sur ces néo-ruraux (Corneloup, 2013) analysent comment l'habitabilité culturelle et écologique comme capacité à s'approprier un lieu et à l'esthétiser devient une ressource sociale de première importance pour ces migrants d'agrément. Les métropoles transmodernes ont ainsi à intégrer dans leur projet politique les liens avec le périurbain comme émergence de ce tiers-espace (Vanier, 2008) récréatif, développé par les habitants-migrants alternatifs qui recomposent les modes de vie contemporains dans les liens entre l'ici et l'ailleurs.

Discussion

Le marquage culturel des territoires urbains participe de ce mouvement lorsqu'il s'agit non seulement de se construire un « avantage concurrentiel » par différence avec les autres destinations mais d'accorder de l'importance aux ressources spécifiques par lesquelles on renforce sa marque territoriale. Mais là encore, la marque n'est pas tant un processus marketing qu'une démarche socio-anthropo-politique par laquelle la métropole se fabrique et s'approprie une identité culturelle (Corneloup, 2013). Cet ancrage territorial de la marque dans le quotidien et l'espace urbain est le signe d'un développement culturel réussi. Dès lors, l'enjeu politique de ce marquage n'est pas exclusivement touristique mais beaucoup plus récréatif dans le sens où il contribue à construire un art de vivre, partagé par les visiteurs mais aussi avec les habitants. Si l'on considère que les liens entre les migrations d'agrément et le bien-vivre urbain sont au fondement de l'attractivité des villes (Viard, 2013), alors on comprend l'enjeu d'une habitabilité récréative incarné dans l'urbanité vécue.

L'esthétisme urbain se présente alors comme une dimension forte pour donner à vivre la ville et non à la consommer comme un simple produit marketing. La symbolisation urbaine des pratiques récréatives est au principe d'une démarche de développement de qualité pour éviter de tendre vers une « macdonalisation » métropolitaine. Les villes attractives sont celles qui développent une intense activité culturelle qui ne se réduit pas une simple politique distractive, festive ou muséifiée. La politique touristique ne peut se faire au détriment d'une politique récréative en se construisant dans une dualité entre ces deux mondes sociaux (touristes et habitants). Elle doit s'ancrer dans l'histoire

et la socialisation des lieux pour en faire des hauts-lieux marqués par un capital culturel, incarné dans la vie métropolitaine.

Enfin, ce mouvement semble aussi concerner les liens entre les artistes et les chercheurs dans la mise en place d'écoles thématiques à l'image de celle de Mob'Huma 'Nip (<http://mobhumanip.sciencesconf.org>). Celles-ci sont une invitation à repenser la créativité territoriale et la production de connaissances. Une approche transdisciplinaire des pratiques scientifiques et environnementales est ainsi proposée, telle que l'envisage Kalaora dans son dernier ouvrage (2013). Des résidences et des projets artistiques et scientifiques sont dans l'air du temps pour confronter, combiner et développer les approches professionnelles et scientifiques des territoires en mouvement. Ces laboratoires culturels en devenir sont amenés à intégrer l'habitabilité récréative dans la fabrique de méthodologies transmodernes du développement territorial en associant l'analytique et le sensible.

III / La naturbanité des métropoles

Si l'habitabilité récréative devient une ressource touristique dans la manière de penser l'attractivité des villes, elle ne serait se saisir sans son lien avec la naturbanité¹⁰, comme dimension montante et fondatrice de la métropole du XXI^e siècle. Bien des théoriciens (Kalaora, 2013 ; Blanc, 2008) ont montré combien la ville moderne s'est construite contre la nature sauvage et avec la nature domestiquée, réduite à ses fonctions hygiénistes et décoratives. Si les villes du Sud de l'Europe sont emblématiques de ce mouvement, la France en serait la figure de proue. Les jardins à la française s'opposeraient ainsi aux jardins à l'anglaise et témoigneraient de cette conception bien française de la nature aux antipodes de la culture anglo-saxonne (Charles et Kakaora, 2008). Au-delà des aspects esthétiques, ce serait la vision politique, scientifique, urbaine et culturelle de la ville qui serait en jeu dans la manière de penser la relation avec l'environnement. En France, le social et l'analytique sont les dimensions dominantes pour penser la vie en société, les pratiques sociales et institutionnelles et la gestion de la ville. On sépare et divise tout en privilégiant les causes sociales et humaines pour expliquer et changer les pratiques et les comportements urbains.

La pensée environnementaliste est aux antipodes de ces cadres cognitifs et culturels pour concevoir la relation à la nature et les pratiques urbaines. En référence aux

¹⁰ La naturbanité évoque l'idée d'une nature spécifique à la ville et à cet environnement.

penseurs, représentant ce courant dans les pays anglo-saxons (Thoreau, Emerson, Marsch, Geddes, Park,...), l'approche pragmatique, écologique et systémique est privilégiée sur celle liée au cartésianisme et au scientisme. Cette entrée empirique permet de s'intéresser aux différentes interactions sociales et biologiques qui interfèrent dans nos manières de penser et d'agir au sein d'écosystèmes spécifiques. Dès lors, l'habitabilité écologique fait son chemin comme nouvelle manière d'envisager la santé urbaine, l'attractivité des villes et leurs dynamismes économiques et soutenables. L'esthétique des villes en est repensée tout comme la relation biologique avec les espaces de vie que ce soit pour les individus, les végétaux ou les animaux. La métropole devient alors la référence pour concevoir des liens plus forts avec la nature de proximité et le centre urbain tout en fabriquant une naturbanité, créative d'un nouveau contrat social entre la ruralité et l'urbanité.

Un changement considérable est alors observable dans la gestion de la nature en ville. L'évocation de villes durables (sous l'effet du Grenelle de l'environnement en France) nécessite de penser les espaces urbains non pas en opposition avec la nature mais en lien constant avec la naturalité contemporaine. L'attractivité récréative se construit de plus en plus dans une naturbanité esthétique et écologique qui permet de donner toute sa place à la ville verte. Bien des cités urbaines aujourd'hui aménagent leurs berges, verdissent les rues, repensent le périurbain et les trames vertes, réintroduisent de l'agriculture de proximité ou des jardins communaux... Une bio-diversité écologique est en train d'émerger au sein des métropoles modifiant les liens entre le centre et la périphérie, la nature et l'urbain ou l'ici et l'ailleurs. L'habitabilité écologique peut alors se penser comme la nouvelle utopie du monde contemporain dans cette volonté de développer la métropole métissée de demain, celle qui sache combiner les mondes séparés d'hier dans une synthèse harmonieuse. Jamais autant que durant ces dernières années, les politiques publiques ont engagé une redéfinition de la gestion de la nature en ville. Un changement radical est dans l'air du temps qui introduit le biologique au cœur de la centralité urbaine. L'attention portée aux mobilités douces, aux parcs naturels urbains, au vert vitalisant, à la réduction des îlots de chaleur ou encore aux trames vertes forme quelques indicateurs de ce changement significatifs.

A cette dynamique publique, il faudrait ajouter l'impact des mouvements éco-sociaux et des pratiques des citoyens qui s'engagent dans une requalification des usages métropolitains. Le succès des AMAP (agriculture périurbaine) et des circuits courts

d'approvisionnement, du covoiturage et des déplacements doux (location de vélo urbain), des jardins communaux et personnels, des maisons écologiques et des chauffages au bois sont autant de signes d'un changement de rapport à la ville. Le mouvement des Guerilla gardening (Guerilla jardinière) ou des incroyables comestibles est l'expression d'une conscience citoyenne dans la volonté de participer à repenser la ville contemporaine. Cette créativité écologique est l'expression d'une habitabilité urbaine qui donne à chacun la capacité à redéfinir le bien-vivre et le vivre-ensemble (Caillé, 2011). Cette prise de conscience du rôle d'une nature vivante, sauvage et diverse présente dans les différents lieux urbains participe de ce changement du rapport nature/urbain. Cette vision bio-éco-humaine de la ville est en rupture avec la vision moderne de celle-ci. Elle participe à changer le contenu des luttes sociales en faisant de la naturalité un des symboles de ce monde vivable du XXI^e siècle. Si les mobilités routières en voiture individuelle sont un des mobiles des contestations sociales et d'une demande de changement, elles ne recouvrent qu'une petite partie de cette révolution silencieuse qui modifie en profondeur le paysage et les modes de vie urbains. L'idée d'une cosmopolitique fait son chemin suivant ainsi les propos de Stengers (1997), Latour (1999) et de Lolive (2007, 2013) pour ne plus séparer les entités environnementales du monde commun des métropoles contemporaines.

Pour attirer les touristes et rendre les villes plus vivables, jamais autant que durant ces dernières années, les métropoles mettent en avant leurs ressources naturelles et la qualité de leur environnement. En France comme au Québec, le tourisme de nature en ville se développe et occupe les premières pages des sites internet des villes¹¹. Le nombre et la qualité des parcs servent d'indicateurs de naturalité. Des sentiers « nature » sont aménagés pour découvrir le patrimoine écologique des villes. Marseille vient de créer avec des artistes le GR 2013 permettant de parcourir la métropole en vélo ou à pied. Stockholm, Nantes, Bordeaux ou Lyon s'engagent dans des politiques volontaristes pour renforcer le tourisme éco-urbain. L'intégration dans les plans de développement urbain des sociotopes (Ståhle, 2006) se présente comme un marqueur d'habitabilité écologique. L'idée étant de dépasser la simple comptabilité des « espaces

¹¹ Stockholm (<http://www.visitsweden.com/suede/Local-pages/France/Stockholm-Capitale-Verte-/>) ; Montmorency (<http://www.montmorency-tourisme.fr/-La-nature-dans-la-ville,6->) ; Limoges (<http://www.limoges-tourisme.com/fr/decouvrir-limoges/nature-en-ville>) ; Montreal (http://ville.montreal.qc.ca/portal/page?_pageid=7377,91013574&_dad=portal&_schema=PORTAL),...

ouverts » urbains pour s'attacher aux accès et aux usages des lieux récréatifs en fonction des lieux de vie et de résidence des habitants. Une écologie du sensible (Ingold, 2013) prend forme en relation avec une poétique de l'habiter. L'enjeu étant de donner à vivre un territoire dans les différentes interactions que celui-ci permet, bien loin des pratiques du tourisme moderne. L'environnement naturel n'est plus pensé à côté, en perspective ou sous une forme paysagère. Il devient une ressource urbaine qui favorise un échange, une relation ou une pratique sociale, via l'art, l'agriculture, le jardinage, la méditation ou encore la musique. Il s'agit pour le touriste de vivre cette naturbanité comme impulseur d'une relation renouvelée avec la ruralité, la ville et la nature. A l'image des fermes périurbaines, des agriparks ou des laboratoires culturels qui, sous l'impulsion d'artistes, proposent de multiples expériences éco-artistiques aux visiteurs et aux habitants pour repenser les liens avec la terre et ses éléments dans les espaces urbains. Une esthétique cosmopolitique (Lolive, 2007) est ainsi en gestation autour de la figure de l'éco-artiste qui a pour fonction de créer des ponts et des liens entre les mondes communs et singuliers des métropoles transmodernes. Celle-ci émerge non seulement de l'action des pouvoirs publics et des artistes, mais des multiples initiatives citoyennes au sein du tiers-espace (Bazin, 2013), en tant que lieu d'émergence des laboratoires sociaux alternatifs et innovants au sein de ces contre-espaces, ces tiers-paysages et ces tiers-lieux.

IV – Conclusion

Cette vision d'un mouvement écologique uniforme et appropriée par toutes les villes est loin de refléter la réalité des pratiques urbaines actuelles. Entre ceux qui s'engagent dans une transition écologique remarquée et les autres qui suivent avec retenu ce mouvement, des différences fortes sont observables. Les changements ne vont pas de soi et de nombreux conflits et résistances (Kalaora, 2013 ; Bailly, 2013) sont observables en fonction des dynamiques locales et des formes de gouvernance mises en place. Si nous faisons l'hypothèse que l'habitabilité écologique et récréative est une ressource majeure pour envisager la ville durable, bien des acteurs restent engagés dans des gestions modernes et postmodernes de la nature en ville : on met en jardin la ville et on enverdit les espaces commerciaux exprimant ainsi sa capacité à rendre la ville plus verte en magnifiant toujours plus la qualité des aménagements, des plantations et des pratiques

culturelles que l'on peut faire (naturbanité moderne) ; on crée des éco-parcs ludiques¹², des éco-villages pour seniors ou des prestations éco-hédo-touristiques tout en favorisant les mobilités intermodales (naturbanité postmodernes) ; on écologise la ville en repensant les liens entre l'environnement éco-urbain et les activités humaines pour créer des formes d'habitabilités écologiques, créatrices de dynamiques de vie et de développement soutenables (naturbanité transmoderne). Nombreuses sont les critiques (Brunet, 2008) qui dévoilent l'ancrage de bien des politiques publiques dans la valorisation d'une naturbanité moderne et postmoderne.

Si l'on considère *"l'environnement comme une zone d'interpénétration à l'intérieur de laquelle nos vies et celles des autres s'entremêlent en un ensemble homogène"* (Ingold, 2013), alors on peut considérer que selon le degré et les formes de naturalité convoqués, ce ne sont pas les mêmes mondes bio-sociaux qui sont activés, fabriqués et appropriés par les individus et les institutions. Introduire la naturalité (la nature sauvage) au cœur des villes, ne traduit pas seulement un changement esthétique, mais l'émergence d'un monde bio-social transmoderne. Un autre imaginaire urbain se profile pour repenser les liens avec la ville, l'économie, le social et la santé urbaine. Reste à discuter de la définition de la naturalité et de ses représentations urbaines. Pour illustrer notre propos, il suffit d'évoquer les projets de naturalité du XXI^e siècle qui se construisent au centre et à la périphérie touristique du Grand Paris : le réaménagement des Halles (<http://www.parisleshalles.fr>), au cœur de l'écoumène parisien en lien avec le projet de village nature à côté de Disneyland Paris, développé par Pierres et vacances et Centerpark (<http://www.villagesnature.com>). Des artefacts de naturalité postmodernes sont ainsi proposés pour inscrire la métropole parisienne dans la tendance des pratiques écotouristiques, que bien des chercheurs québécois critiquent dans la manière dont celles-ci sont développées (Gagnon, 2006).

Dans l'univers transmoderne, la nature urbaine n'est pas qu'un décor, une esthétique sanitaire et hygiénique ou une nouvelle manière de penser la norme sociale. Elle ouvre sur une redéfinition de la place et des usages de la nature et des pratiques récréatives en ville en lien avec les autres pratiques urbaines. Les liens et les échanges avec toutes les pratiques urbaines (agriculture, économie des services, administration, économie productive, activités associatives, pratiques artistiques...) en sont repensées. Le tourisme n'est plus géré en dehors des autres pratiques mais en lien constant avec elles.

¹² Exemple de l'éco-parc de Mougins (<http://www.ecoparc-mougins.fr>)

Le loisir se combine avec le tourisme, les pratiques locales avec les pratiques touristiques, la naturbanité avec la dynamique des entreprises au sein d'une économie circulaire et de la fonctionnalité (Buclet, 2011)... Des métissages se créent entre ces différentes sphères permettant de repenser la manière dont la nature est engagée dans d'autres configurations esthétiques, politiques et artistiques. Avec les habitants, en fonction des histoires locales, des formes architecturales présentes et à venir, des liens avec l'agriculture urbaine, des caractéristiques naturelles et écologiques, une forme environnementale va émerger. Elle sera le produit des interactions qui émergeront des échanges entre les acteurs et le public en lien avec un environnement métropolitain particulier. Les pratiques touristiques viendront alors nourrir (et se nourrir de) cette dynamique culturelle et écologique urbaine.

La métropole transmoderne aura à composer avec son environnement naturbain et esthétique pour devenir attractive et créer des hauts-lieux de vie et de rencontres touristiques. Une intelligence collective est nécessaire pour penser l'orientation de ce système territorial urbain. Les sciences de l'environnement qui sont pragmatiques et systémiques (Kalaora, 2013) permettent de penser autrement les cadres cognitifs de la connaissance et la manière de co-construire l'action urbaine en relation avec les différentes parties prenantes. Elles seront au cœur de ces nouveaux dispositifs de développement métropolitain. Cette épistémologie environnementale aura à intégrer une écologie du sensible dans la manière de fabriquer des territoires. L'habitabilité récréative, esthétique et écologique participe alors largement à la fabrique de cette ambiance urbaine qui attire les migrants économiques et d'agrément ainsi que les altertouristes. Ceux pour qui la nature est à naître (Berque, 2014) et envisagent des correspondances symboliques avec elle, prenant leurs distances avec l'approche moderne de la nature et de l'art (Ingold, 2013). Miami est un exemple de ville où la nature est omniprésente et qui attire les jeunes entrepreneurs créatifs dans le quartier « Arty » de Wynwood, aux murs recouverts d'œuvres d'art éphémères. Des communautés culturelles et entrepreneuriales se créent dans ces tiers-lieux¹³, propices à l'innovation et à l'ancrage dans ces laboratoires créatifs au sein des coworking space. La qualité de l'habitabilité urbaine devient ainsi une ressource pour attirer les créatifs culturels (Florida, 2002) et les altertouristes, à la recherche d'espaces culturels innovants. La naturalité récréative des métropoles contemporaines trouve dans les

¹³Référence : http://movilab.org/index.php?title=Le_manifeste_des_Tiers_Lieux

interstices de la modernité, dans les friches urbaines et au sein des laboratoires créatifs alternatifs des environnements favorables pour créer la forme culturelle transmoderne.

BIBLIOGRAPHIE

- Augé, M. (1994). *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Aubier.
- Assouly, O. (2008). *Le capitalisme esthétique*, Paris, ed du Cerf.
- Berque A. (2000). *Écoumène, introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin.
- Bailly, E. (2013). *Poétique du paysage urbain*, *Métropolitiques*, Paris, février 2013. URL : <http://www.metropolitiques.eu/Poetique-du-paysage-urbain.html>
- Baudrillard J. (1968). *Le système des objets*, Paris, Gallimard.
- Baudrillard, J. (1994). *Simulacres et simulation*, Paris, Galilée.
- Bailly, A. et L. Bourdeau-Lepage (2011). « Concilier désir de nature et préservation de l'environnement : vers une urbanisation durable en France », *Géographie, économie, société*, vol. 13, n° 1, p. 27-43.
- Bazin, H. (2013). « *Les figures du tiers espace : contre-espace, tiers paysage, tiers lieu* », document électronique in <http://biblio.recherche-action.fr>.
- Blanc, N. (2012). *Les Nouvelles Esthétiques urbaines*, Paris, Armand Colin.
- Bouchet P. et A. M. Lebrun (2009). *Management du tourisme sportif*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Bourgeon, D. et M. Filser (1995), "Les apports du modèle de recherche d'expérience à l'analyse du comportement dans le domaine culturel : une exploration conceptuelle et méthodologique", *Recherche et Applications en Marketing*, Vol.10, N°4, p.5-25.
- Bourdeau, Ph. (2013). « Cerner les contours d'un après-tourisme », dans Martin N., Bourdeau Ph. et Daller J.-F. (dir.) *Les migrations d'agrément : du tourisme à l'habiter*, L'Harmattan coll. Tourisme et sociétés, p. 17-33
- Bourdeau-Lepage, L. et R. Vidal (2012). « Nature urbaine en débat : à quelle demande sociale répond la nature en ville ? », *Déméter 2013*, dossier « Nature et agriculture dans la ville. Les nouveaux désirs des citoyens s'imposent », p. 195-210.
- Bourdieu, P. (1987). *Choses dites*, Paris, Ed. de Minuit.
- Boyer, M. (1972). *Le Tourisme*, Paris, Le Seuil
- Brunel, S. (2006). *La planète dysneylandisée*, Paris, Ed. Sciences humaines.
- Bromberger, C. (1995). *Le match de Football : ethnologie d'une passion partisane à Marseille*, Naples et Turin, ed. MSH, Marseille.
- Buclet, N. (2011). *Ecologie industrielle et territoriale : stratégies locales pour un développement durable*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.

- Caillé A., M. Humbert M. et S. Latouche (2011). *De la convivialité, Dialogues sur la société conviviale à venir*, Paris, Essai (broché).
- Carré, L. et H. P. Jeudy, (2000). « Esthétiques au quotidien », *Socio-anthropologie* [En ligne], N°8. URL : <http://socioanthropologie.revues.org/index119.html>
- Carù, A et B. Cova (2006). "Expériences de consommation et marketing expérientiel", *Revue Française de Gestion*, Vol.3, N°163, p.99-113.
- Certeau, M. de. (1990). *L'Invention du quotidien*, Paris, Gallimard – Folio.
- Chantelat, P., M. Fondimbi et J. Camy (1996). *Sports de la cité. Anthropologie de la jeunesse sportive*, Paris, L'Harmattan.
- Charles L. et B. Kalaora (2008). « Pensée, sensibilité et action dans la société française autour de la question de la nature », dans *Annales de géographie* n° 663, p. 3-25.
- Corneloup, J. (2006). « Ambiance et univers culturels dans les stations de sports d'hiver », dans Ph. Bourdeau (dir.), *Les sports d'hiver en mutation*, Paris, Lavoisier-Hermès, p. 173-181.
- Corneloup, J., Ph. Bourdeau et P. Mao (2006). « La culture, vecteur de développement des territoires touristiques et sportifs », *Montagnes Méditerranéennes*, n° 22, p. 7-22.
- Corneloup, J. (2011a). « La forme transmoderne des pratiques récréatives de nature », revue Développement durable et territoires, vol. 2, n° 3, <http://developpementdurable.revues.org/9107>
- Corneloup, J. (2011b). « Migrations géographiques et formes culturelles des pratiques récréatives », dans Bourdeau Ph. et N. Martin (dir.). *Migrations d'agrément dans les pratiques récréatives de nature*, Rennes, PUR.
- Corneloup J. et al (2013). « L'habitabilité récréative périurbaine », dans Andrieu, B, *L'expérience corporelle, Clapiers, Ed. AFRAPS, p.. 147-156.*
- Darly, S., P. Marty et J. Milian (2013). « La « nature en ville » à l'épreuve de la requalification des banlieues. Le cas de Plaine Commune », *Métropolitiques*, 20 novembre 2013. URL : <http://www.metropolitiques.eu/La-nature-en-ville-a-lepreuve-de.html>
- Cova V. et B. Cova (2002). « Les particules expérientielles de la quête d'authenticité du consommateur », *Décisions Marketing*, n° 28, p. 33-42.
- Christin, R. et Ph. Bourdeau (2011). *Le tourisme, émancipation ou contrôle social ?* Bellecombe-en-Bauges, Editions Du Croquant.
- Debarbieux, B et M. C. Fourny (dir.) (2004). *L'effet géographique*, Grenoble, MSH Alpes.

- Deleuze, D et F. Guattari (1980). *Mille Plateaux*, Paris, Minuit.
- Donnat, O. (1998). *Les Pratiques culturelles des Français*. Enquêtes 1997, Paris, DEPS, Ministère de la Culture/La Documentation française.
- Donadieu, P. (2012). *Sciences du paysage, entre théories et pratiques*, Paris, Lavoisier.
- Elias, N. et E. During (1986). *Sport et civilisation*, Paris, Fayard.
- Florida, R. (2005). *The Flight of the Creative Class : The Global Competition for Talent*, HarperBusiness, HarperCollins.
- Frochot, I. et P. Legohérél (2010). *Le Marketing du Tourisme*, Paris, Dunod.
- Gagnon C. et S. (dir.) (2006). *L'écotourisme entre l'arbre et l'écorce*, Montréal, PUQ.
- Gwiazdzinski, L. (2005). *La nuit dernière frontière de la ville*, La Tour d'Aigue, l'Aube.
- Gravari-Barbas, M. (2001a). Les enclaves ludiques, le cas du Navy Pier, Chicago, dans C. Ghorra-Gobin (dir) (2001). *Réinventer le sens de la ville : les espaces publics à l'heure globale*, Paris, L'Harmattan.
- Gravari-Barbas, M. (2001b). « La leçon de Las Vegas : le tourisme dans la ville festive », *Géocarrefour, Revue de Géographie de Lyon*, Vol. 76, no 2, pp. 159-165
- Gill, D. (2003). « Comment déterminer l'achalandage d'un stade, condition essentielle à l'analyse économique ? », dans Lefebvre, S. (dir.) (2003). *Sports et villes*, Montréal, PUQ, p. 109-133.
- Grossetti, M. (2004). *Sociologie de l'imprévisible. Dynamiques de l'activité et des formes sociales*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Guillaume, M. (1989), *La contagion des passions*, Paris, Plon.
- Gwiazdzinski, L. (2005), *La nuit dernière frontière de la ville*, Editions de l'Aube.
- Holbrook, M et E. Hirschalm, (1982). "The experiential aspects of consumption : consumer fantasies, feelings and fun", *Journal of Consumer research*, p. 132-140.
- Ingold, T. (2013). *Marcher avec les dragons*, Le Kremlin-Bicêtre, Ed. Zones sensibles.
- Kalaora B. et C. Vlassopoulos (2013). *Pour une sociologie de l'environnement*, Seyssel, Champ Vallon.
- Latour, B (1999), *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, La Découverte.
- Latouche, S. (2000). *La Planète uniforme*, Paris, Climat.
- Lefebvre, S. (dir.) (2003). *Sports et villes*, Montréal, PUQ.
- Lefebvre, H. (1974). *La Production de l'espace*, Paris, Anthropos.
- Lebreton, F. (2010). *Cultures urbaines et sportives «alternatives»*, Paris, L'Harmattan.

Lipovetsky G. et J. Serroy (2013). *L'esthétisation du monde*, Paris, Gallimard.

Lolive, J. et N. Blanc (dir.) (2007), *Esthétique et espace public*, Cosmopolitiques, n°15.

Lolive, J. (2013), Le nouveau sauvage dans la modernité réflexive, *Revue Nature & Récréation*, n° 1, p. 53-66.

<http://www.nature-et-recreation.com>,

Loret, A (1996). *La glisse*, Paris, revue Autrement.

Lyotard, J. F. (1979). *La Condition postmoderne*, Paris, Édition de Minuit.

Maffesoli, M. (1996). *Eloge à la raison sensible*, Paris, Grasset.

Martin N., Ph. Bourdeau et J. F. Daller (dir.) (2013). *Les migrations d'agrément : du tourisme à l'habiter*, Paris, L'Harmattan.

Michel, F. (2012). *Eloge du voyage désorganisé*, Annecy, ed. Livres du monde.

Moss, L (dir.) (2006). *The Amenity Migrants: Seeking and Sustaining Mountains and their Cultures*, Wallingford, Cabi Publishing.

Ormesson, J. (2013). *Un jour je m'en irai sans avoir tout dit*, Paris, Ed. de Noyelles.

Pegard, O. (1998). « *Ethnographie d'une pratique ludique urbaine. Le skateboard à Montréal* », Les Cahiers Internationaux de Sociologie, vol.105, p. 31-45.

Ray, P. et S. Anderson (2000). *The Cultural Creatives : How 50 Million People Are Changing the World*, Harmony Books.

Ray, O. (2000). *Celebrating the Third Place: Inspiring Stories about the "Great Good Places" at the Heart of Our Communities*. New York, Marlowe & Company.

Rieucan, J. (2010). « Nature urbaine et urbanité dans la station touristique de Salou (Espagne), au travers de l'étude : d'un parc-promenade, d'un paseo, d'un parc urbain », *EchoGéo* [En ligne], URL : <http://echogeo.revues.org/12191>.

Sacareau, I., L. Vacher et D. Vye (2013). « La résidence secondaire est-elle un objet aux confins du tourisme ? », dans N. Martin *et al* (dir.), *Les migrations d'agrément : du tourisme à l'habiter*, L'Harmattan, Paris, p. 177-194

Sansot, P. (1998). *Du bon usage de la lenteur*, Paris, Payot.

Simmel G. (1999). *Sociologie*, Paris, PUF.

Ståhle, A. (2006). « Sociotope mapping – exploring public open space and its multiple use values in urban and landscape planning practice », *Nordic Journal of Architectural Research*, 19, n°4, p. 59-71.

Stengers, I. (1997). *Cosmopolitiques, tome 7 Pour en finir avec la tolérance*, Paris, La Découverte.

Stiegler, B. (2012). *De la misère symbolique*, Paris, Champs.

Stock, M. (2004). "L'habiter comme pratique des lieux géographiques", *EspacesTemps.net*, Textuel, <http://espacestemps.net/document1138.html>

Vanier, M. (2008). *Le pouvoir des territoires*. Essai sur l'interterritorialité, Ed. Economica, Paris, Anthropos.

Veltz, P. (2002), *Des lieux et des liens. Politique du territoire à l'heure de la mondialisation*, La Tour d'Aigues, Ed. de l'Aube.

Viard, J. (2013). *La société des modes de vie*, La Tour d'Aigues, L'Aube.

Wittgenstein, L. (1965). *Le cahier bleu et le cahier brun*, Paris, Gallimard.